

glisser le levier aux jointures de l'alliance franco-russe et de la Triple-Entente et, en exerçant une pesée au moment opportun, à les disloquer. L'Alliance franco-russe rompue ou relâchée, la France resterait seule avec l'Angleterre, son armée serait isolée en face des masses allemandes : les puissances occidentales, qualifiées de « révolutionnaires », demeureraient seules en face de l'alliance restaurée des trois empereurs. En mêlant la séduction à l'intimidation, la diplomatie allemande cherche à détacher la Russie. Les démarches pacifiques faites par le Cabinet de Paris pour aider son allié à sortir sans guerre de la situation difficile où il s'enfonçait, dénaturées par les agents allemands, sont représentées à Pétersbourg comme un manquement à nos devoirs d'alliés. La presse allemande, se servant adroitement des exagérations de la nôtre, amplifie les moindres incidents et dépeint la France comme le foyer de toutes les révolutions. A Berlin et à Vienne on multiplie les efforts pour faire oublier au Tsar et à ses ministres la pression menaçante exercée sur eux. Dès le lendemain du jour où M. Isvolski céda aux représentations du comte de Pourtalès, la *Gazette de l'Allemagne du Nord* et le *Fremdenblatt* publiaient des notes, inspirées par la Wilhelmstrasse et le Ballplatz, où ils se donnaient beaucoup de mal pour expliquer que jamais l'Allemagne n'avait exercé la moindre pression à Pétersbourg, encore moins formulé des menaces, et qu'elle n'avait agi que dans l'intérêt de la Russie ; il fallait donc se garder de croire aux inventions des journaux malveillants. Le chancelier s'exprimait dans le même sens dans son discours du 29 mars au Reichstag¹. La même tactique continue : caresses et intimidation. On a été jusqu'à lancer la fantaisiste nouvelle de négociations en vue d'une alliance entre l'Autriche-

1. Tardieu, *ouv. cité*, p. 208.